

# LA TÊTE EN NOIR



Novembre/Décembre 2024  N°231 - Gratuit

40<sup>e</sup> Année SN 1142 9216



## LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

### Commémorations noires

Mercredi 23 octobre, notre fanzine a fêté ses quarante ans à la librairie angevine Contact en compagnie de la romancière Marine Béliard (*A Queen in New York* et pour l'occasion à Angers) et de son éditrice chez Rivages Jeanne Guyon (par ailleurs rédactrice en chef de la revue 813 de l'association éponyme). Devant une trentaine de personnes (dont nombre de membres de l'association ImaJn'ère particulièrement motivés), c'est un Jean-Paul Guéry ému qui a pris la parole. À ses côtés, Gérard Berthelot, illustrateur emblématique depuis 1984, et des rédacteurs du coin (Gérard Bourgerie, Jean-Hugues Villacampa et moi-même). Signalons la présence d'Alain Régnault. L'ancien bibliothécaire à la BiLiPo (la fameuse Bibliothèque des Littératures Policières sise rue Cardinal-Lemoine dans le 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris), dernier arrivant dans la longue liste des rédacteurs, avait fait spécialement le déplacement pour voir en vrai les animateurs de La Tête en Noir (et de ses suppléments). Il en a profité pour faire le rapprochement entre La Tête en Noir et la BiLiPo (tous deux fondés en 1984, cette dernière avec le soutien et la volonté de l'association... 813 !) lorsqu'il a pris la parole pour expliquer les missions de cette institution parisienne.

Après un débat de trois quarts d'heure autour de l'œuvre de Marine Béliard (New York, musique, drogue, dualités, amitiés et surtout identités), des éditions Rivages (on a parlé du label « New York made in France », des « Iconiques de François Guérif », du prochain Hugues Pagan et des futures rééditions des romans de Jim Thompson avec enrichissement par des préfaces de personnalités marquées par ses écrits), les libraires, les intervenants et des rédacteurs ont présenté au public leurs coups de cœur polar avant d'embrayer sur une séance de dédicace. Une soirée riche en émotions et en découvertes !

On a déjà parlé en ces pages du roman de Marine Béliard. Avec sa structure en deux époques (présent et passé), l'intrigue relate l'amitié entre quatre adolescents de Pennsylvanie qui rêvent de New York et d'avenir. La reine, c'est Elva, une chanteuse au fait de sa gloire, qui meurt d'une overdose dès les premières pages du roman. Acte (délibéré) d'une personne dont on ne connaît l'identité mais

Suite page 3

# LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

## LA FEMME DE MÉNAGE TRAVAILLE POUR FREIDA McFADDEN

Depuis l'édition poche chez J'ai Lu il y a un an en octobre 2023, **La Femme de Ménage**, polar « psychologique » de **Freida McFadden** reste dans les premières places des meilleures ventes livres tous genres confondus (source Edistat). Comment cette inconnue parvient-elle à casser la baraque dans près de quarante pays ? La couverture bleue avec un œil féminin regardant par un trou de serrure est lestée du slogan accrocheur : *Elle connaît vos secrets. Découvrez les siens.* Est-ce suffisant pour influencer l'achat ? Poursuivons l'examen du paratexte.

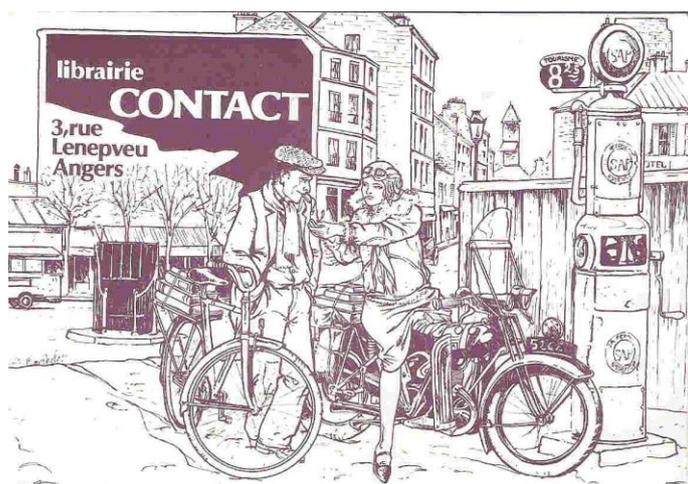
La quatrième de couverture est, comme chacun sait, le deuxième déclencheur d'imaginaire et d'achat. Citons-le in extenso : « *Chaque jour, Millie fait le ménage dans la belle maison des Winchester, une riche famille new-yorkaise. Elle récupère aussi leur fille à l'école et prépare les repas avant d'aller se coucher dans sa chambre, au grenier. Pour la jeune femme, ce nouveau travail est une chance inespérée. L'occasion de repartir de zéro. Mais, sous des dehors respectables, sa patronne se montre de plus en plus instable et toxique. Et puis, il y a aussi cette rumeur dérangeante qui court dans le quartier : Mme Winchester aurait tenté de noyer sa fille quelques années auparavant. Heureusement le charmant M. Winchester est là pour rendre la situation plus supportable. Mais le danger se tapit parfois sous des apparences trompeuses. Et lorsque Millie découvre que la porte de sa chambre mansardée ne ferme que de l'extérieur, il est peut-être déjà trop tard... »*

Il y a déjà une vicieuse inversion chronologique dans ce texte : la chute sur l'héroïne découvrant sa porte « truquée » est battue en brèche par tout ce qu'elle fait dans la maison. Donc elle ne la découvre pas après mais bien avant. Harponné, le lecteur (ou plutôt la lectrice) ouvre le livre sur les premières phrases du

PROLOGUE : « *Si je quitte cette maison, ce sera menottes aux poignets. J'aurais dû m'enfuir quand j'en ai eu l'occasion. A présent, ma chance est passée. Maintenant que les policiers sont dans la maison et qu'ils ont découvert ce qu'il y a en haut, il n'y a plus de retour en arrière possible.* » Hum... Voilà la technique antique du « si j'avais su » qui a tant profité à **Rebecca** et à tous les polars gothiques. Mais ici, nous voilà face à une héroïne narratrice loin d'être innocente, modernité oblige... Achetons ! Et voilà comment, pour La Tête en Noir, je suis entré dans les statistiques d'Edistat.

La Partie 1 TROIS MOIS PLUS TÔT engage le roman par la narration de la future femme de ménage en entretien d'embauche. Millie s'avère donc une narratrice ambiguë. Elle vient d'être virée d'un emploi minable dans un fast food peu regardant sur le passé de ses employés. Elle dort dans sa voiture depuis un mois. Peu à peu, elle délivre des infos capitales. Elle sort de prison. Une peine de dix ans ce qui n'est pas rien. Elle est en sursis probatoire. Il FAUT qu'elle trouve un boulot et un toit, sinon son agent de probation la renverra en prison. Elle est donc prête à tout. En face d'elle Nina Winchester, l'employeuse, n'a visiblement pas cherché de renseignement sur Millie (diminutif de Wilhelmina) car elle aurait découvert son dossier judiciaire (en accès libre sur internet aux USA). Nina embauche donc Millie pour l'emploi de « housemaid » (titre US traduit par « femme de ménage ») alors qu'elle aura des missions bien plus nombreuses. L'employeuse lui donne ses consignes et l'emmène dans une minuscule chambre sous les combles dont la porte n'a qu'une serrure à l'extérieur et dont la petite fenêtre, grande comme la main, est soudée par la peinture. Millie, déjà prise au piège par sa situation personnelle cachée se trouve reprise au piège par cette situation professionnelle et même re-reprise au piège par sa situation dans l'espace de la grande maison luxueuse. Le lecteur, se rappelant le prologue sait, par la bouche de la narratrice que ça finira mal. L'engagement vers le crime se fait donc déjà sentir par l'engagement pour le job. Or, et c'est un petit spoiler, *ce n'est pas Millie qui parle dans le PROLOGUE !..*

Freida McFadden lance donc sa narratrice dans une intrigue domestique dans tous les sens du terme : la gentille patronne Nina du début se métamorphose rapidement en une harpie qui peut redevenir gentille, bref une bipolaire à la puissance dix tandis que le mari, le très beau et



très smart Andy Winchester, riche homme d'affaire, est très calme, très attentif et plein de sollicitude pour notre Millie. Bien sûr, Cecelia, la fille de 9 ans du couple est à l'avenant de la baraque et de l'ambiance genre famille Adams avec des robes à froufrous, un visage de marbre et une malpolitesse glacée pour Millie. En personnage



très secondaire, il y a aussi un double qui se cache dans le jardinier italien bien balancé, obtus et taiseux... La femme de ménage est forcée de tenir la route envers et contre tout. C'est Cendrillon « récompensée » par son patron Prince Charmant lors d'une sortie clandestine au théâtre suivie d'un petit tour dans une chambre d'hôtel de luxe. Impossible d'aller plus loin dans la révélation de l'intrigue de cet authentique page-turner basé sur le principe du conte qui veut que des personnages apparaissant très positifs (le mari, la femme) s'avèrent archi négatifs tandis que d'autres (l'héroïne, le jardinier et même la petite fille) de négatifs passent au positif. La traduction de Karine Forestier est très efficace, sans fioritures et au présent. Elle garde un petit côté popu n'épargnant au lecteur aucune de ces « formules compassionnelles » typiquement américaines genre : « Ça va ? », « Tout se passe bien ? », « Tout va pour le mieux ? », « Vous allez bien ? » etc... L'autrice sait très bien gérer la double face des personnages tout en jouant sur une habile structure narrative qui enfume le lecteur en changeant de narratrice dans la partie II chapitre 38 pour le plus grand désarroi des lecteurs bernés.

Freida McFadden (un pseudo d'après certains) est « une médecin spécialiste des lésions cérébrales qui vit face à l'océan dans une grande maison avec son mari et son chat noir ». Elle a publié 22 polars psychologiques, 3 romans « féminins » et 2 recueils de nouvelles d'abord en auto-édition chez Amazon (mais comment fait-elle alors que les médecins sont dé-bor-dés ?). Elle décroche la queue du Mickey avec « The Housemaid ». Il y a même deux autres tomes à venir, dont un déjà paru. Autant dire que City Éditions et J'ai Lu ont de la réserve sous la semelle.

### Michel AMELIN

**Frieda McFadden : La femme de ménage, J'ai Lu, 2023** (412 pages, 8,60€) / **Les secrets de la femme de ménage, City Edition, 2023**, (304 pages, 20,95€) / **La Psy, City Edition, 2024** (384 pages, 21,50€)

## Suite de la page 1

dont on sait qu'elle a vécu avec elle une relation forte. Mais le personnage principal, c'est Joe, l'un des quatre camarades de Pennsylvanie. Joe qui a vécu très tôt un drame sentimental, qui est venu à la Grosse Pomme pour devenir flic, qui a presque tout foiré et qui vivote en tant que détective privé. C'est lui qui va essayer de mener une enquête parallèle pour découvrir la réalité et aussi parce qu'il va très vite devenir un suspect. Roman initiatique parsemé d'embûches et d'un drame, *A Queen in New York* est surtout le point de bascule entre le rêve (1962) et le cauchemar américain (1989), la fin des illusions et le refus de l'évidence (l'auteure aborde des thématiques très contemporaines histoire d'appuyer sur la lente évolution de notre société comme l'identité des genres). Très agréable à lire, ponctué de chapitres courts avec des personnages intrigants (comme un photographe obsessionnel), *A Queen in New York* nous baigne de mélancolie.

On ne peut taxer de mélancolie le roman posthume d'Élie Robert-Nicoud. L'écrivain et traducteur, récemment décédé, nous avait enchanté avec *Deux cents Noirs nus dans la cave*. L'auteur, qui signait également sous le pseudonyme de Louis Sanders des romans très chabroliens qui se situaient dans le Sud-Ouest, était traducteur. Principalement de l'œuvre d'Elmore Leonard, ce qui se ressentait dans son style. Eh bien, il avait récidivé avec *L'Argent de mes amis*, une comédie noire française dans un coin paumé du fin fond de la France. Quand Michel décède soudainement alors qu'il épluche ses comptes sur sa table crade de sa petite cuisine familiale, il ne se doute pas que ça aura des répercussions kafkaïennes. D'abord parce que c'est son ami Gilbert qui découvre le corps. Surtout, Gilbert découvre que Michel était assis sur une petite fortune, lui qui clamait sa pauvreté. Alors Gilbert fait main basse sur la carte bleue et son code, et commence à prendre ses aises. Mais dans le panorama de Gilbert, il y a aussi beaucoup de misères, un supermarché où chacun fait les courses qu'il peut se permettre, des Anglais exilés (un thème récurrent) et surtout un banquier qui observe tout ça de son ordinateur de travail ou de sa voiture. Et tout ne peut alors qu'exploser... pour mieux nous sortir d'une quelconque sinistrose !

Quant à *La Tête en Noir*, c'est reparti pour quarante ans !

### Julien VEDRENNE

**A Queen in New York, de Marine Béliard (Rivages/Noir), 302 p. – 21 €.**

**L'Argent de mes amis, d'Élie Robert-Nicoud (Rivages), 206 p. – 19,80 €.**

## Le Poulpe et sa fille

**La fille du Poulpe. Vol. 4. Des clics et des claques,** de **Dominique Sylvain. Ed. Moby Dick.** Moby Dick reprend le flambeau des Editions Baleine pour publier de nouvelles aventures du Poulpe et innove en proposant les enquêtes de La Fille du Poulpe, Gabriella. En digne rejeton de son père, elle fonce tête baissée dans les ennuis avec le soutien de Gabriel, bien sûr, mais également de Mathias, son ami flic. Dans cette troisième enquête, elle essaie de comprendre pourquoi une jeune et talentueuse influenceuse a été sauvagement assassinée sur sa péniche parisienne. Il faut préciser qu'une des amies de Gabriella, co-patronne du café-restaurant de la Sainte-Scolasse pourrait être suspectée. Son enquête l'entraîne du côté des complotistes, des



manipulateurs et de l'extrême droite. Violentement agressée, Gabriella se résout à demander l'aide de son vieux père qui aspire pourtant à un peu de tranquillité. On retrouve dans cet épisode mené tambour battant par une Dominique Sylvain parfaitement raccord avec le cahier

des charges de la série, une héroïne « contemporaine, engagée, curieuse et amoureuse qui a eu 24 ans en 2024 », qui ne supporte pas les injustices et encore moins les salauds qui les commettent au nom du dieu fric ou d'un idéal pourri. (166 pages – 9.90 €) Concomitamment à cette nouveauté de la fille du poulpe, Moby Dick publie une aventure inédite du Poulpe : **La belge et la bête**, de **Bruce Mayence** (145 pages – 9.90 €)

**Cartel 1011, les bâtisseurs**, de **Mattias Köping. Flammarion.** Au Mexique et dans toute la région, un nouveau cartel du crime, le 1011, sème la terreur pour s'implanter partout en éliminant la concurrence. Assassinats de masse après tortures ignobles, chantages, viols, menaces, corruption généralisée : tous les moyens sont bons pour assurer une base fiable et nécessaire à la construction d'un empire criminel inter-

national gé- rant le trafic de drogue, d'armes ou de migrants, mais également tout ce qui peut rapporter des devises. Un objectif qui se rapproche finalement de



celui de la Comex, un conglomérat international de sociétés plus ou moins obscures qui règnent sur le BTP, la gestion de l'eau, l'agroalimentaire, le gaz de schiste, l'industrie pharmaceutique ou le tourisme. Rien ne semble pouvoir arrêter le Cartel 1011 dont l'hégémonie est impressionnante et la Comex qui multiplie les projets pharaoniques sans se soucier des conséquences humaines, économiques et écologiques. Ce roman pour le moins brutal mais très efficace, nous dresse un inventaire terrorisant des méthodes criminelles utilisées par ceux qui transforment notre monde en un cloaque immonde. La précision des informations livrées ici assurent à ce récit une crédibilité plutôt angoissante. Avec ce gros pavé de 622 pages, Mattias Köping inaugure une trilogie qui s'annonce aussi saignante que riche d'enseignements sur la façon dont fonctionne le monde... (622 pages – 23 €)

**Une tombe pour deux**, de **Ron Rash. Gallimard (La Noire).** 1951. Prospères commerçant d'une petite bourgade de Caroline du Nord (USA), les Hampton ont planifié le mariage de leur fils unique Jacob avec un bon parti de la ville. C'est sans compter sur le coup de foudre entre Jacob et Naomi, fille de la campagne sans dot. Les deux tourtereaux se marient en douce et Naomi tombe enceinte au moment où Jacob est appelé à combattre en Corée. Il confie sa dulcinée aux bons soins de Blackburn, estropié et défiguré par une polio infantine, qui prendra son rôle très à cœur. Mortifiés, les Hampton imaginent un projet monstrueux pour récupérer leur fils. L'intrigue est dépouillée mais le très beau et profond personnage de Blackburn mérite toute l'attention du lecteur ! (300 pages – 20 €)

**Jean-Paul Guéry**

# ENTRE QUATRE PLANCHES

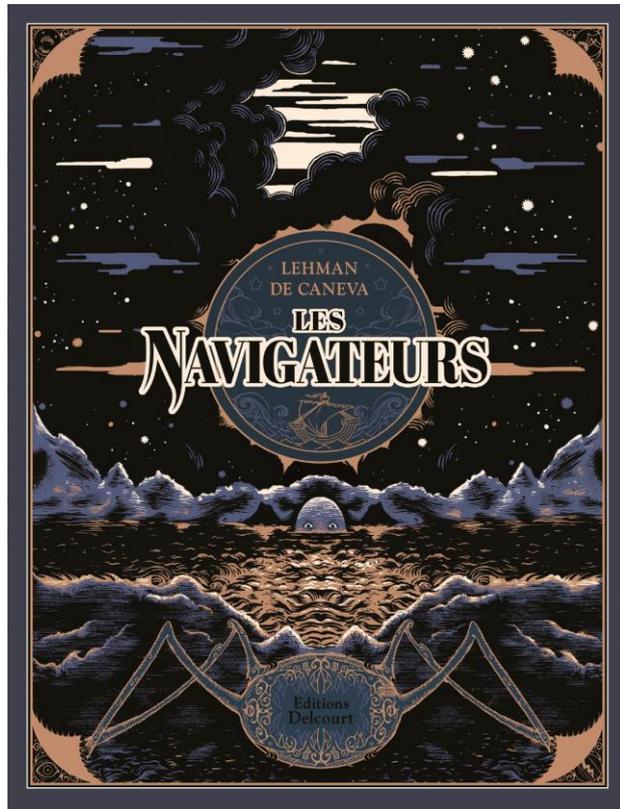
La sélection BD de Fred Prilleux

## **Les Navigateurs**, de **Serge LEHMAN** et **Stéphane DE CANEVA** (Delcourt)

*Vous avez pu lire dans ces pages une chronique de l'excellente série St Elme signée Lehman et Peeters (la Tête en Noir, n°226) dont le tome 5 est parue en début d'année. Ce même scénariste signe une nouvelle histoire à la croisée des genres, tout aussi fascinante, et retrouve cette fois Stéphane De Caneva au dessin, son acolyte sur l'excellent Metropolis (Delcourt aussi). Et une fois de plus, le dépaysement est total et le voyage extraordinaire.*

Max, Arthur et Sébastien forment un trio dont les liens d'amitiés se sont tissés au cours de leurs années lycéennes, en pleine eighties. Une jeune femme, Neige, gravitait alors aussi autour du trio, qu'elle retrouvait après les cours à Clamart, où ils formaient la bande du Panorama, de jeunes gens attirés par l'art, les voyages aventureux, l'écriture, la photographie. Neige a soudainement quitté le groupe, et la France, suite à un épisode dont seul Max, devenu écrivain, pourrait expliquer les raisons... La surprise est de taille lorsque vingt ans après, Neige fait son retour : ils vont avoir des tas de choses à se raconter. Ce qu'ils font, un peu lors d'une soirée de retrouvailles, mais il reste des choses à dire. Max, que ce retour perturbe un peu plus que les autres décide de retourner voir Neige un soir, seul, mais alors qu'il arrive devant sa villa, un phénomène étrange et terrifiant se produit : des bruits stridents que tout le quartier entend émanent de la maison... situation d'autant plus angoissante que Max croit distinguer les ombres d'une forme arachnéenne géante à une fenêtre de l'étage. Et lorsqu'il pénètre avec Arthur, habitant lui à proximité et venu sur les lieux, les deux amis constatent la disparition de leur amie... qu'ils croient reconnaître sur une fresque murale, au pied d'une gigantesque araignée. La police arrive sur place et tout le monde va se mettre à enquêter, sur une disparition pour le moins irrationnelle. Et dont certaines pistes semblent difficiles à suivre comme le dit Sébastien à Max : « *Mets-toi à ma place : tu m'expliques que notre vieille copine de lycée a été aspirée dans une peinture du XIXème siècle* »...

Voici donc la base de ces **Navigateurs**, une intrigue signée **Serge Lehman**, qui entremêle avec bonheur les genres, les époques, et les faits historiques et artistiques, ce que confirme un des trois amis : « ça ressemble plus à une histoire de l'art qu'à une enquête policière, votre truc ». En effet, on y croise Odilon Redon, Jean Cocteau, des revues littéraires, mais aussi la figure d'Eugène Belgrand, inventeur de l'hydro-



logie, et auteur d'une fascinante carte de la Seine aux temps ante-préhistorique, où Montmartre était une île... Lehmann mêle comme à son habitude avec subtilité tous ces ingrédients, et construit un polar aux portes du Merveilleux, un fascinant voyage dans le temps et donne une envie de se replonger dans ces univers symbolistes et fantastiques de Redon, et de reluire le Huysmans de *Là-bas*... Et le dessin de **Stéphane de Caneva**, dans un noir, gris et blanc, rend particulièrement vivant cet univers tantôt réaliste, tantôt onirique, où tout semble crédible, même le plus improbable. Ses planches finales, là où l'histoire bascule vers son dénouement fantastique participent énormément à la réussite de cet album hors-norme, où chacun va aussi voir sa vie bouleversée. Une grande bande dessinée !

**Fred Prilleux**

### **Les Navigateurs**

Scénario **Serge Lehman** et dessin **Stéphane de Caneva**  
**Delcourt** – 208 pages noir et blanc – Sortie le 2 octobre  
2024 – 26,50 €

# EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN

**Les cancrelats à coups de machette**, de **Frédéric Paulin. Folio (Policier)**. A la sixième victime noire massacrée selon le même schéma, les autorités sont persuadées qu'un justicier s'en prend aux anciens bourreaux Hutus responsables du génocide qui, en 1994, causa la mort de 800 000 Tutsis au Rwanda. Cette délicate enquête est confiée à trois personnes impliquées à leur manière dans les tragiques événements rwandais : un colonel opposé à sa hiérarchie, un mercenaire trafiquant d'armes œuvrant pour les services secrets et une femme qui a connu l'enfer des carnages avant de présider une association de victimes du génocide. L'insoutenable mais utile évocation des massacres de 1994 dominant ce roman noir ultra violent qui pose la question de la responsabilité de la France. (270 pages – 8.90 €)

**Les enfants loup**, de **Vera Buck. Gallmeister**. Installées dans un hameau isolé de la montagne allemande, les quelques familles d'une congrégation baptiste vivent en quasi autarcie, sans liens véritables avec le village voisin. Seuls Jesse et Rebekka, deux adolescents, y vont à l'école où ils sont d'ailleurs violemment ostracisés. La disparition brutale de Rebekka va perturber le fragile équilibre entre les deux communautés que tout oppose malgré les efforts du maire local. Pour Smilla, une journaliste stagiaire traumatisée par la disparition mystérieuse de sa meilleure amie dix ans plus tôt, un prédateur sévit dans la région. Sa rencontre avec Edith, une gamine « d'en haut » sans existence officielle mais qui ressemble tellement à son amie dispa-

re, relance son enquête. De son côté, Jesse remue ciel et terre pour retrouver son amie mais se heurte à trop de forces contraires incarnées par sa communauté dont l'existence même est basée sur une tromperie, par sa famille qui cultive le mensonge et par les gens du village animés d'intentions belliqueuses.

Récit choral d'une incroyable intensité et thriller au suspense savamment dosé, ce roman décrit avec émotion l'attachement des membres à une communauté aussi destructrice soit-elle, ainsi que l'importance primordiale des liens du sang, malgré tous les mensonges des adultes. Attention chef d'œuvre ! (480 pages – 24.90 €)

**Jean-Paul Guéry**

## PRIX

### DECOUVERTE CLAUDE MESPLEDE

Le quatrième Prix Découverte Claude Mesplède vient d'être décerné à **Olivier Ciechelski** pour son roman **Feux dans la plaine**, paru aux **Éditions du Rouergue**.

Pour mémoire, ce prix récompense un nouvel auteur de la littérature noire ou policière, ou tout du moins encore peu connu du grand public, dans la continuité du travail inlassable et passionné de Claude Mesplède, passeur infatigable et promoteur de nouveaux talents.

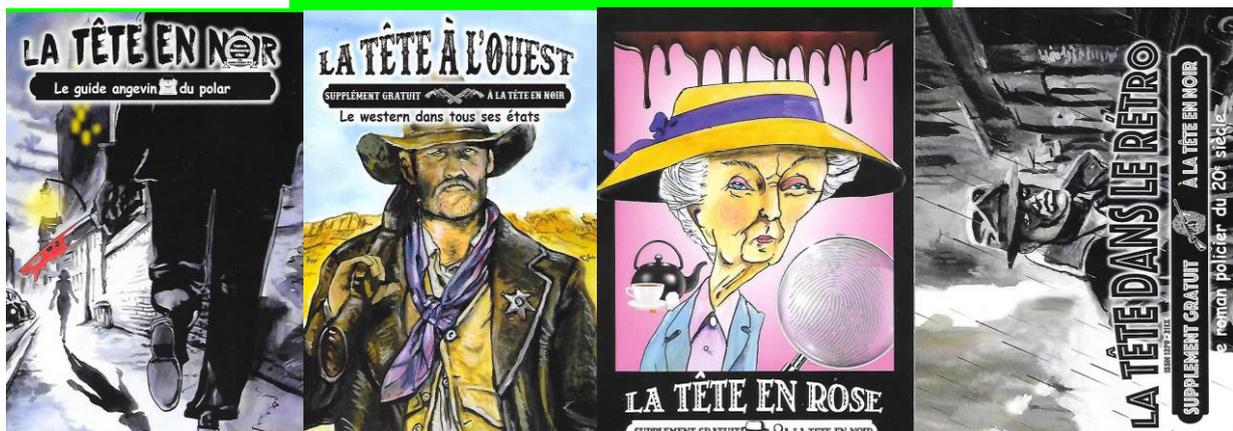
Chaque année, un pré-jury constitué de chroniqueurs et journalistes sélectionne cinq ou six romans répondant aux critères du prix. Puis un jury populaire de lecteurs passionnés, sous la présidence d'Ida Mesplède, épouse de Claude et elle-même spécialiste du genre, élit le lauréat.

**Serge Breton** (coordonnateur du Prix)

## LA TÊTE EN NOIR FÊTE SES 40 ANS

4 cartes postales inédites en couleurs et 4 marque-pages

5 € + 2 timbres lettre verte



Chèque à l'ordre de Jean-Paul Guéry. Librairie Contact 3, rue Lenepveu – 49100 ANGERS

# LE BOUQUINISTE A LU

## BOSCH, QUAND TU NOUS TIENS !

**La porte de Bosch**, de **Christophe Vasse (Pocket)**. Christophe Vasse est un écrivain qui nous a fait le plaisir de sa présence à ImaJn'ère 2024. La porte de Bosch, est un thriller fantastique. C'est l'hommage d'un auteur manifestement fan du peintre primitif flamand du début du XVIème siècle, Jérôme Bosch, dont le plus célèbre tableau est « Le jardin des délices » (<https://urlr.me/hNKJv>).

Otto Van Helsing possède dans son manoir un tableau non authentifié de Jérôme Bosch.

De son côté, l'héroïne du roman, Rebecca est cartomancienne, mais une fausse : elle a vraiment le pouvoir de lire l'avenir dans les cartes. Lors de rendez-vous, un peu « délicat », elle se fait accompagner d'un gentil garçon au physique de pilier de rugby de Toulon : Peter.

Otto regarde quotidiennement son tableau avec la minutie d'un passionné. Quelle n'est pas sa surprise de constater qu'une des petites créatures qui agrémentent l'œuvre a disparu. Et sa stupéfaction de croiser en chair et en os ladite créature cachée dans sa bibliothèque. Le fait est suffisant pour, sous le conseil d'un ami avisé, faire appel à Rebecca.

Qui constate à la suite de cet appel que sa cartomancie est en panne quand elle interroge les cartes sur cette affaire. Un autre personnage disparaît alors du tableau.

Le roman est rythmé, très bien écrit et on ne se lasse pas de suivre tous ces protagonistes dans une enquête qui va les emmener bien loin à travers le monde pour résoudre cette énigme de la Chine où un mystérieux virus, dans un laboratoire pas complètement « étanche » ... (Le livre a été écrit avant nos péripéties avec la COVID19). Et puis Vegas.

Des créatures bien mystérieuses avec un plan machiavélique et un final digne de ce nom. Une lecture distrayante sur laquelle je poserai cependant deux bémols : un scénario classique dans sa structure et des personnages qui auraient sûrement mérité un peu plus de profondeur.

### **Bosch / Bosch Legacy**

Parlons un peu série. J'ai découvert incidemment sur Prime (la chaîne d'Amazon) que la série Bosch, que j'ai déjà évoqué dans ces pages, comprenaient aujourd'hui sept saisons pour 68 épisodes. L'intérêt majeur de cette série réside dans le fait qu'elle a été créée par Michael Connelly lui-même et qu'il s'est bien entendu appuyé sur ses romans pour les saisons qui la compo-

sent. Je dirai sans ambages Bosch Legacy n'est autre que la suite de la série Bosch et non pas une série dérivée, et



Titus Welliver (l'acteur qui incarne Bosch) n'a fait que confirmer cette impression. Bosch Legacy se déroule à partir du moment où Bosch devient (temporairement) détective privé, ce qui nous donne donc deux saisons de 10 épisodes chacun et une troisième en préparation. Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, Bosch est un détective austère, intelligent et pugnace dont l'épouse, agent du FBI est décédée dans des circonstances dramatiques et qui a une fille (qui n'existe pas dans les romans) qui s'engage dans cet opus au LAPD. Événement qui rajoute aux péripéties que vit notre détective préféré et ancien inspecteur, les aventures d'un « simple » agent de la police de Los Angeles. Tout comme l'avocat à la Lincoln dont j'ai décrit l'excellence dans « La tête en noir » (qui rencontrera Bosch dans l'un des romans), je trouve ces séries excellentement menées. Que Connelly s'implique à ce point dans une série n'est pas étonnant, appréciant beaucoup ce média. D'ailleurs dans les saisons de Castle qui racontent les aventures d'un écrivain (de fiction) de romans policiers, le héros joue régulièrement au poker avec ses pairs, et excusez du peu : Michael Connelly, James Patterson, Dennis Lehane, Stephen J. Cannell. À consommer sans modération donc.

**Jean-Hugues Villacampa**



**Coopérative  
au service  
des Savoirs**

**7 rue de Vaucanson -  
Angers -  
Tel 02.41.21.14.60**

# LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

## Working Class Heroes

Le festival America se tenait à Vincennes en septembre dernier. Une table ronde autour des représentations de la classe ouvrière se tenait avec Glen James Brown, Sébastien Dulude, Michael Magee et David Joy. L'occasion ici de parler brièvement de ces quatre auteurs

Nous avons quatre livres aux univers denses et fourmillants. Et, à travers différentes voix, différents personnages, différents auteurs et différentes expériences, nous avons plusieurs représentations de la classe ouvrière aujourd'hui. Ce qui est vraiment très intéressant, c'est que ces auteurs ne parlent quasiment pas des conditions de travail. Ce sont plus des livres sur les gens qui en font partie et nous pouvons voir comment leurs métiers conditionnent leurs vies.

**Sébastien Dulude** nous vient du Québec. Écrivain, éditeur, après divers recueils de poésie, il publie **Amiante**, magnifique roman, à la plume extraordinaire, qui se passe dans les villes qui côtoient les mines d'amiante, avec d'un côté, un environnement très sympathique pour de jeunes enfants protagonistes principaux du roman, d'un autre un côté très hostile car l'amiante reste l'amiante. Il en disait « L'idée de départ de ce roman était de camper quelque chose d'extrêmement doux dans un milieu violent [...] ce n'était pas tant pour décrire les conditions de travail dans ce milieu-là. Mais de voir comment ce background qui devient presque invisible, qu'on oublie, agit quand même. C'est une force qui traverse les personnages. Et [...] ce roman] montre quand même combien la violence des critères industriels pénètre ces différents cercles ».



**Michael Magee**, avec **Retour à Belfast**, raconte le retour à Belfast de Sean, et nous parle des vies de petits boulots, des nuits qui durent longtemps, des matins qui sont difficiles, et des gens qui tentent de résister. C'est un portrait de cette classe de population légèrement invisible, un roman qui vous embarque à travers

un rythme frénétique. L'auteur s'en explique « [Sean] retrouve cette vie et ses conditions particulièrement difficiles. Et ses expériences, petit à petit, vont structurer sa vie. Il ne perd pas néanmoins son inspiration à exercer un autre métier dans le milieu de l'art, des expositions artis-

tiques, mais il est confronté à la réalité et il sait qu'il n'obtiendra jamais cet emploi. Parce que tous ses marqueurs sociaux sont aussitôt visibles chez lui, dans sa façon de parler, dans sa façon de se comporter. Et c'est ce malaise croissant que le roman explore ».

**Glen James Brown**, offre **Ironopolis**, un roman très impressionnant, avec toute une reconstitution d'une ville fictive centrée autour d'usines qui ferment, participant à la désagrégation de l'environnement. Et, en arrière-plan, nous assistons aux politiques menées par les différents gouvernements, traversant ce milieu social, rasant les logements. C'est un roman dense, qui vous captive, qui vous prend, qui est aussi parfois traversé par des épisodes fantastiques. L'auteur nous disait : « Le roman se déroule sur environ quatre-vingt ans. Et tout au long du roman, on revisite les mêmes lieux, les mêmes événements, les mêmes choses qui se reproduisent, qui se repassent, et à chaque fois, vues selon des perspectives différentes. Et, selon la perspective qui change, à chaque fois, on voit les événements d'une manière différente. [...] Je voulais réfléchir à ce qui se passait dans cet environnement, avec le contexte d'un site industriel en déclin, et regarder, essayer de comprendre ce qui arrive à la classe ouvrière ».

**David Joy** dans ces cinq romans nous parle de son comté, qu'il connaît bien et comme il nous le confiait il n'a pas l'ambition de raconter ce qui se passe dans les Appalaches, c'est beaucoup trop grand, beaucoup trop vaste, mais de parler de son Comté, des gens qui le peuplent, qu'il connaît et ce qui fait qu'il sait de quoi il parle. Comme il le disait « Une des raisons pour lesquelles un écrivain souhaite parler de la classe originaire dans ses romans, c'est parce que c'est porteur de conflit et la tension permet aux romans de fonctionner. A mon sens, les problèmes au quotidien que les personnes aisées rencontrent ne sont pas porteuses de cette tension, qui permet aux romans de fonctionner ».

**Christophe Dupuis**

**Amiante**, de Sébastien Dulude, La Peuplade

**Retour à Belfast**, de Michael Magee, traduit par Paul Matthieu, Albin Michel

**Ironopolis**, de Glen James Brown, traduit par Claire Charrier, Editions Du Typhon

**Les deux visages du monde**, de David Joy, traduit par Jean-Yves Cotte, Sonatine.

# AUX FRONTIÈRES DU NOIR

**Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...**

**Le prêtre et le braconnier / Benjamin Myers, Le Seuil (Cadre vert), octobre 2024.** Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Clément Baude. Titre original : *Beastings*

Dans le nord-est d'une Angleterre du début du siècle dernier dans la région des *tarns*, lacs de montagne, une des jeunes filles de St Mary's, un orphelinat qui recueille des « affligées » de la vie, s'est enfuie de chez les Hinckley emportant avec elle le bébé de la famille. Elle était placée là par l'orphelinat comme bonne à tout faire. Simplette, ignorante de tout et mutique de surcroît, Isabelle Bulmer, dite : Bell, a fui dans le plus grand dénuement vers les *fells*, des montagnes arides couvertes de lande.

Le prêtre local, dont l'orphelinat est sous sa responsabilité et qui pense que toutes ces jeunes filles lui « appartiennent », se pose la question du pourquoi de cet enlèvement. Hinckley l'aurait-il « touchée » ? Il va tout faire pour retrouver Bell pour, dit-il, sauver dans un premier temps le nourrisson avant qu'il ne soit trop tard...

Une traque hallucinante va commencer dans une nature toute à la fois rude, agressive et hostile, au climat grondant d'orages et de pluie mais magnifiée à certains instants par la beauté des paysages. Avec l'aide d'un braconnier athée qui connaît parfaitement tous les chemins de ces montagnes et son chien Persé à l'odorat remarquable, la course-poursuite semble n'être qu'une formalité. Pourtant des tensions et des suspicions vont rapidement se créer entre ce prêtre illuminé, exalté, méprisant vis-à-vis des petites gens du peuple et le pauvre braconnier pas si inculte que ça et qui se méfie comme de la guigne de la religion. C'est sans compter sur l'opiniâtreté et l'énergie du désespoir de Bell. Mais le temps presse car le nouveau-né s'affaiblit et l'eau et les vivres commencent à manquer. Mais Bell sait-



SavoirsPlus

**EST UNE SCOP**

**Coopérative au service des savoirs**

7 rue de Vaucanson - Angers –  
Tel 02.41.21.14.60 et  
<https://aide.savoirsplus.fr/>

elle seulement vers où aller avec le bébé sur son dos ? Quel but cherche-t-elle à atteindre ? Peut-être juste le rêve d'une île paradisiaque où ils vivraient enfin seuls, tranquilles et sans plus subir la violence des hommes.

Le roman de **Benjamin Myers**, irrigué d'une noirceur gothique et de citations bibliques, sert par une très belle traduction, est aussi une ode poétique à une nature sauvage, « une forêt de boue de racine et de pierre », détruite par endroit par l'industrialisation d'anciennes mines creusées et de carrières abandonnées dans un décor âpre et majestueux à la fois. C'est pourtant dans cet environnement que survivent des animaux apeurés et des êtres frustrés, un ermite, un chasseur, des randonneurs qui aideront, à leur manière, Bell dans sa cavale.

Nous sommes loin, très loin des traques habituelles des romans policiers. L'important ici est l'affrontement entre la noirceur et l'inhumanité des uns et l'innocence des autres. L'écriture, sans virgules et sans tirets pour les dialogues, accentue l'intensité du drame qui se joue entre les personnages tout en happant le lecteur sans relâche en jouant avec ses nerfs. La fin aussi vous hantera longtemps après que le roman soit refermé.

Mais pourquoi ce titre français qui se focalise uniquement sur les chasseurs ! alors que les deux autres êtres traqués sont autrement plus poignants. En soi, le titre anglais *Beastings* était bien plus explicite. Ceci dit, le roman est une très grande réussite.

Une référence à lire dans la même veine : *La mort au crépuscule* de William Gay, roman paru aux Ed. du Masque en 2010.

**Alain Regnault**

## ANCIENS NUMEROS



Il reste environ 175 anciens numéros (à partir du N°13) plus une cinquantaine de hors-séries. Le lot est vendu 10 € + 15 € de frais de port, soit 25 €. Chèque à l'ordre de J-P Guéry à La Tête en Noir - 3, rue Lenepveu – 49100 ANGERS

# LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Deux polars courts et efficaces

Vous en avez marre des infos et vous recherchez un bon moment de détente ? Ne cherchez plus : **L'agent** de **Pascale Dietrich**.

Anthony Barreau est un jeune comme les aime notre Président, un premier de cordée. A peine plus de 20 ans et il possède son propre appartement dans le XVI<sup>e</sup>, et est à la tête d'une poignée de talents, dont il est l'agent. Il prend 10 % sur tous les contrats et il vit très bien. Seul souci, il travaille dans un domaine concurrentiel et risqué, ses talents sont tueurs à gage. Alors quand l'assassinat d'un secrétaire d'état part en vrille et qu'il se retrouve poursuivi par un gang de biélorusses psychopathes son plan de carrière connaît quelques turbulences. Thérèse, elle, est à la tête d'une agence matrimoniale. Une affaire qui périclite en ces temps d'applications et de réseaux sociaux. Alors quand elle fait un petit AVC son neveu lui conseille de vendre et d'utiliser l'argent pour trouver une bonne maison de retraite. Plutôt crever ! Thérèse décide de fuir ce neveu bien intentionné et beaucoup trop raisonnable pour elle. Quel rapport entre Anthony et Thérèse ? Un camping à Vierzon. Vous ne comprenez rien ? C'est normal, il faut lire **L'agent** pour comprendre.

Je ne vais pas vous dire que c'est le roman de l'année qui va vous bouleverser et vous ouvrir les yeux sur une meilleure compréhension du monde. Par contre je peux vous dire que c'est drôle, vif, que j'ai adoré l'humour noir et les personnages, que c'est intelligent et que de toute évidence, si **Pascale Dietrich** déteste les brutes et les cons et leur fait cracher leurs dents, elle aime les gens. J'ai passé un excellent moment de lecture sourire aux lèvres, et que ça m'a fait un bien fou. Si ça ne vous suffit pas je ne sais pas quoi vous dire de plus.

Vient ensuite une belle découverte, d'un auteur espagnol que j'avais manqué l'année dernière et qui vaut ce petit retour en arrière : **A pas de danse** de **David Torres**.

Roberto Esteban vient d'un quartier pauvre de Madrid. Il est monté haut, très haut, devenant champion d'Europe des poids moyens. Jusqu'à une défaite sanglante contre un boxeur mexicain. La suite a été une longue descente jusqu'à sa situation actuelle : Il casse des jambes et des mâchoires pour qui l'engage. C'est quand il est contacté par Nicolas Morales pour servir de garde du corps à Laura, étoile montante du flamenco qui a reçu des menaces de mort que sa

vie prend un nouveau virage, pour le meilleur ou pour le pire.



**David Torres** ose s'attaquer à des thématiques traitées mille fois dans le roman et le film noir. Le boxeur et la danseuse, la belle et la bête, le cogneur un peu naïf qui s'engage dans un boulot qui risque de finir de le détruire ... La quintessence du noir classique. Et il s'en tire très bien. Il reprend à son compte tous ces clichés vus et revus, les adapte à la sauce madrilène, construit très bien ses personnages et leur environnement, sait ménager le suspense, reprend à son compte le phrasé hardboiled avec ses dialogues qui claquent. Il nous offre de très belles pages sur la boxe et sur la danse, évite le manichéisme, nous émeut et arrive à nous surprendre et nous accrocher avec une histoire comme on en a lu tant et tant. Chapeau l'artiste.

**Jean-Marc Laherrère**

**L'agent**, de **Pascale Dietrich**. Liana Levi (2024).

**A pas de danse**, de **David Torres** /, (*El gran silencio*, 2003), **Sol y lune** (2023), traduit de l'espagnol par Esther Merino.

papeterie  
librairie  
contact

# DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

*La nef des dingues*, de Jean Amila, Gallimard (Série noire ; 1468), 1972

« C'est merdouzard et de cette merdouze il faut essayer d'écrire quelque chose de bien. C'est impossible, mais je m'attache toujours à l'impossible ! » C'est ainsi que Jean Meckert, alias — entre autres — Jean Amila, ne décrit rien de moins que l'histoire de l'humanité dans une interview donnée au *Monde libertaire* en 1987.

Jean Meckert est né en 1910 et décédé en 1995. Fils d'un déserteur de la Der des Ders qui, dans le même temps, a déserté sa famille, puis élevé dans un orphelinat protestant à la dure, le jeune Jean ne débute pas son existence sous les meilleurs auspices. Après une tripotée de petits boulots, de la vache enragée au menu, un passage par la résistance et des romans refusés, Jean Meckert arrive à se faire une place dans la littérature populaire en 1950, avec la Série noire (dont il sera le second auteur français) sous le pseudonyme d'Amila. De sensibilité libertaire, Meckert avait d'abord proposé un alias plus long : Amilanar. À la fois un verbe espagnol qu'on peut traduire par intimider, décontenancer voire effrayer, mais aussi *Ami l'anar*, en français. Son éditeur va cependant trancher et cela deviendra Amila. Par la suite, Meckert va dénoncer la colonisation et les essais nucléaires et cela lui attirera de nombreux ennuis, mettant sa carrière en danger d'abord puis sa vie, puisqu'il sera agressé par de mystérieuses barbouzes. Il verra également trois de ses romans (très mal) adaptés à la télévision.

*La nef des dingues* est son 14<sup>e</sup> titre pour la Série noire. Et c'est aussi le premier à mettre en scène l'inspecteur Édouard Magne, dit Doudou, dit Géronimo. Flic au look de baba cool, défenseur des victimes plus que de l'ordre établi, soutenu par un supérieur excédé, dépassé, mais compréhensif. Motard chevelu en pattes d'eph, mélange entre Serpico et Nico Giraldi, le flic italien borderline interprété par Tomás Milián dans toute une saga de polars à l'italienne, Géronimo s'affranchit des règlements, déteste les barbouzes zélées et les cognes aux bottes du pouvoir. Dans *La nef des dingues*, il s'embarque dans une histoire bien merdouzarde, pour les beaux yeux d'une ex, Bri.

Bri sort avec Dorf, un peintre hollandais sans un radis et tous les deux déci -



dent de s'offrir une petite semaine sur le bateau d'un couple qu'ils connaissent vaguement et qu'ils imaginent riches à millions. Ils font croire que le barbouilleur a du succès et du pognon et qu'il aimerait racheter l'esquif. Ce que les deux tourtereaux pique-assiettes ne savent pas, c'est que Meyer, l'agent immobilier proprio de l'*Harmagedon*, le rafioteur en question, est fauché suite à une malversation financière. Victime d'une escroquerie montée par des politiques qui entendent bien lui faire porter le chapeau, la croisière devient vite cavale. Si on ajoute à cette délicate situation, deux espions chargés de faire avaler son bulletin de naissance à Meyer et deux jeunes qui squattaient son bateau pour y planquer leur butin constitué après avoir buté des petites vieilles à coups de matraque, l'*Harmagedon* porte bien son nom et le bouquin son titre.

Le style d'Amila fait mouche, fait d'habiles descriptions, lapidaires, mais rudement efficaces, et le roman est serti de formules argotiques réelles ou même, je le subodore, parfois inventées. Tout ça, ainsi que des répliques à la sobriété taillée à l'os, font que *La nef des dingues* reste un polar enlevé et divertissant tout en traitant d'une affaire composée de diverses couches de crapuleries. Pas grand-monde à sauver dans ce *Titanic* moral, à part le flic rebelle, qui se mouille par amitié et parce qu'il déteste les affidés à la petite semaine.

Amila a longtemps été oublié, suite à une fin de carrière tristement laborieuse, jusqu'à ce que les grands du néo-polar lui rendent une série d'hommages qui l'ont, lentement mais sûrement, remis au goût du jour. On attend cependant la complétude des rééditions, car bon nombre de ses titres sont encore bien difficiles à trouver et c'est bien dommage.

**Julien Caldironi**



## TROPHEES 813 2024

Et voici les lauréats des trophées 2024 de l'association des amis des littératures policières décernés en deux tours par l'ensemble des adhérents, un prix de lecteurs, donc. Ils récompensent dans 5 catégories des ouvrages parus entre janvier et décembre 2023.

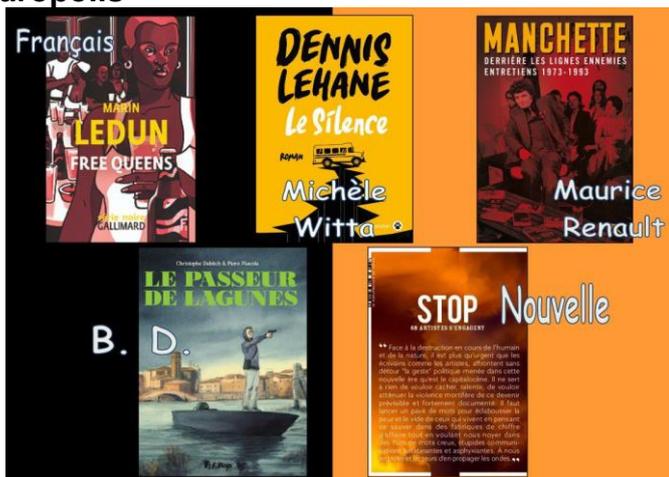
**Trophée du meilleur roman francophone** : **Martin Ledun** pour *Freequeens* à la Série Noire, Gallimard.

**Trophée du meilleur roman étranger** (trophée Michèle Wittà) : **Dennis Lehane** pour *Le silence* aux Éditions Gallmeister (traduction François Happe)

**Trophée de la meilleure nouvelle ou recueil de nouvelles** : Collectif « **STOP** » à la Manufacture de livres

**Prix Maurice Renault** (meilleur essai, contribution au genre) ; **Nicolas Le Flahec** pour *Jean-Patrick Manchette, Derrière les lignes ennemies* aux éditions de La Table Ronde

**Trophée de la meilleure Bande dessinée** : **Christophe Dabitch** (scénario) et **Piero Macola** (dessin) pour *Le passeur de lagunes* chez Futuropolis



**Dans la nuit du monde**, de **Patrick Eris**. AFFIT Editions. Californie, 1967. Dans sa petite voiture passe-partout, l'homme file sur la route du sud, entre Los Angeles et le Mexique. On comprend rapidement qu'il fuit son passé de membre de la CIA, un statut bizarrement hérité de son père. Chemin faisant il se rappelle son ascension dans l'agence, depuis sa première pose de micro jusqu'à son ultime contrat. Sans vraiment le vouloir, il accepte une jeune auto-stoppeuse déçue du power-flower et cette décision va sérieuse-

ment compliquer sa fuite et sa capacité à résister à ses poursuivants qui se multiplient au hasard de ses mauvaises rencontres.

L'improbable confrontation entre ces deux personnages multiples et secrets apporte

un petit vent de fraîcheur et d'innocence à ce road-movie infernal qui trouvera un épilogue dantesque dans un village abandonné du désert mexicain. Les souvenirs de l'agent permettent de mesurer l'implication de la CIA dans tous les coups fourrés de l'après-guerre, de la baie des cochons à l'assassinat de Kennedy en passant par le trafic de cocaïne destiné à pourrir les ghettos noirs. Parfaitement documenté, ce roman noir de Patrick Eris (Thomas Bauduret) au rythme soutenu propose également une sympathique évocation des sixties aux USA. (500 pages – 21.99 €)



Jean-Paul Guéry

## GRAND PRIX DE LITTÉRATURE POLICIERE 2024

Créé en 1948 par le critique et romancier **Maurice-Bernard Endrèbe**, le 76<sup>ème</sup> Grand Prix de Littérature Policière 2024 a été attribué le 25 septembre dernier aux deux romans suivants :

### Prix du roman francophone 2024 :

- *La disparition d'Hervé Snout*, d'**Olivier Bordaçarre, Denoël** (Sueurs froides), 2024, devant : *Et puis on aura vu la mer*, de **Tristan Saule, Quartanier** (Parallèle. Chroniques de la place carrée ; 4), 2024

### Prix du roman étranger 2024 :

- *La casse*, d'**Eugenia Almeida, Métailié** (Métailié noir. Bibliothèque hispano-américaine), 2024. Trad. de l'argentin par Lise Belperron devant : *Ouragans tropicaux* de **Leonardo Padura, Métailié** (Bibliothèque hispano-américaine), sept. 2023. Trad. de l'espagnol (Cuba) par René Solis

Alain REGNAULT

# ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

*Rétiaire(s)*, de DOA. Folio (Policier ; 1000), 2024.

Un rétiaire était un gladiateur romain qui combattait armé d'un filet, d'un trident et d'un poignard. DOA n'écrivant pas des livres historiques (quoique, ce point pourrait être discuté), les protagonistes de son dernier roman ne ressemblent a priori qu'assez peu à leurs modèles – même si certains ne dédaignent pas les couteaux. Mais si la plupart de ces personnages utilisent, quel que soit le côté de la loi où ils se situent, le nec plus ultra des armes automatiques modernes, tous sont confrontés à une adversité qu'ils doivent neutraliser. Quitte à prendre des risques qui les rendent vulnérables. Autant de caractéristiques partagées avec les rétiaires originels.

Co-écrit avec le scénariste Michaël Souhaité, le premier traitement de *Rétiaire(s)* remonte à 2006. À l'époque, une série télévisée est prévue, mais le projet finit par capoter. Quinze ans plus tard, DOA, convaincu de tenir un récit intéressant, a l'idée de transformer leur scénario en roman. Avec la bénédiction de son partenaire, il remet l'ouvrage sur le métier en l'actualisant, car entretemps la réalité a dépassé la fiction. *Rétiaire(s)* s'inspire en effet de deux histoires vraies : celle du clan Hornec, qui régna sur le grand banditisme français entre 1995 et 2005, et celle du policier François Thierry, ancien responsable de l'Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants, connu pour ses relations plus que troubles avec le Milieu.

Le clan Cerda est à la tête d'un petit empire. Après avoir noué un partenariat avec une bande espagnole spécialisée comme elle dans le trafic de drogue, la famille attend une énorme cargaison en provenance d'Amérique du Sud. Problème : Momo, la tête pensante de la tribu, est incarcéré. Tout comme Théo, un policier qui vient d'abattre de sang-froid un truand nommé Nourredine Hadjaj. Or il se trouve que Momo et Théo se connaissent. Un sombre secret lie le flic au voyou. Pendant ce temps, à l'extérieur, Manu, le frère de Momo, fait de son mieux pour gérer les affaires courantes de la famille. Mais son mieux ne sera jamais suffisant. Heureusement, il y a sa sœur Lola. La même intelligence que Momo et le même potentiel de violence que Manu. Reste à savoir si la cadette des Cerda pourra prendre la relève, car son clan est sous l'étroite surveillance d'Amélie et ses collègues de l'Office anti-stupéfiants...

Peuplé de figures féminines d'autant plus fortes qu'elles évoluent dans un univers masculin,

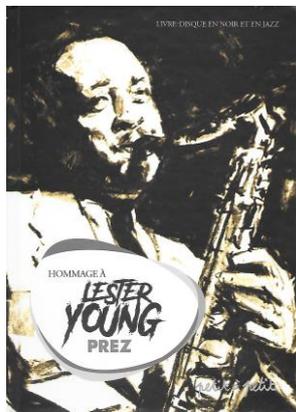


*Rétiaire(s)* s'avère un nouveau coup de maître, grâce auquel DOA continue à peaufiner la cartographie du désastre initiée dans son *Cycle clandestin*. Cette fois encore, il est question de guerre – ici, celle du narcotrafic. Et elle ne fait pas moins de victimes que la religion. Car qui dit trafic de drogue dit argent. Donc convoitise. Et violence. Mais si l'auteur colle au plus près de personnages parfois coupables des pires atrocités, jamais il ne les juge. Plutôt que de donner des leçons de morale, il préfère se concentrer sur la crédibilité de ses protagonistes et la densité de ses trames croisées. Certains parleraient peut-être de « neutralité », mais la neutralité, ça n'existe pas. Ce qui existe, en revanche, ce sont les écrivains talentueux et exigeants qui ne prennent pas leurs lecteurs pour des idiots.

Grâce à une démarche qu'on pourrait qualifier de vériste, l'auteur accapare des pans entiers du réel pour les passer à la moulinette de son univers fictionnel, au point qu'on ne sait pas toujours où se trouve *La ligne de sang* entre roman et documentaire. Si DOA était chorégraphe, on louerait le rythme de ses ballets millimétrés. S'il était cinéaste, il serait expert en caméra embarquée. S'il était grand reporter, il serait correspondant de guerre. S'il était sniper, on dirait de ses frappes qu'elles sont chirurgicales. S'il était rétiaire, les secutors refuseraient de l'affronter. Heureusement, il a choisi de devenir écrivain. Même si chacun de ses livres ressemble à s'y méprendre à une arme de destruction massive.

**Artikel Unbekannt**

# Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...



**Prez, hommage à Lester Young.** Petit à Petit éditions. On se souvient qu'il y a quelques années Dominique Delahaye nous avait concocté un bel **Hommage à Art Pepper** avec 12 nouvelles noires (Pouy, Villard, Pécherot, Delahaye, Sylvain, etc.) qui accompagnaient un CD de 12 titres enregistrés pour l'occasion. Il revient

avec ce vibrant **Hommage à Lester Young** (1909-1959) composé de douze nouvelles noires inédites (toutes signées Dominique Delahaye), joliment illustrées par D. Dève et complétées par un CD de douze titres réenregistrés qui constitue la bande son de ce magnifique ouvrage à la couverture cartonnée. Sax Ténor émérite, Dominique Delahaye est également un nouvelliste accompli qui s'inscrit dans la droite ligne de Marc Villard. Dans un décor souvent urbain et impitoyable mais nimbé du jazz original et aérien de Lester Young, les personnages de Dominique Delahaye sont des écorchés vifs, des perdants magnifiques, des anti-héros exemplaires marqués par la couleur de leur peau, l'influence de la religion ou les remords, que la vie malmène sans scrupules. Dominique Lahaye est un grand musicien doublé d'un remarquable styliste. (146 pages – 29.90 €)



**L'homme de la plaine**, de T.T. Flynn. Actes Sud (L'ouest, le vrai). Nouveau Mexique, fin du 19ème siècle. En suivant la piste d'un marchand d'armes qui vend illégalement des fusils aux Apaches, Will Lockhart s'installe momentanément à Coronado. Un violent différend l'oppose au chef d'équipe du plus grand ranch de la région dirigé par Alec Waggoman qui fait la pluie et le beau temps. Seul contre tous et motivé par un drame familial lié au trafic, Will s'oppose à un commerçant véreux, une sombre crapule avide de profits faciles que rien ne semble pouvoir arrêter. Adapté au cinéma en 1955

par Anthony Mann (avec James Stewart), ce western de L'Ouest américain est emblématique de la lutte d'un justicier solitaire pour faire éclater le bon droit dans un monde encore sauvage. (336 pages – 23.50 €)

**Price**, de Steve Tesich. **Monsieur Toussaint Louverture**. Banlieue de Chicago, 1961. Daniel, dix-huit ans, termine sa dernière année de lycée et s'inquiète pour son avenir. Ses parents qui alternent entre mutisme et hostilité déclarée n'offrent guère de stabilité et ses copains restent au bord de l'amitié. Mais quand il tombe amoureux fou de la jeune Rachel, toute sa vie est chamboulée. Mi-enfant, mi-femme, la jeune et belle voisine souffle de chaud et le froid sur le pauvre Daniel qui doit composer avec la grave maladie de son père. Et plus sa vie s'effiloche, plus il s'accroche à Rachel, au risque de tout perdre. Tendre et émouvant, ce roman aborde avec pudeur et mélancolie les espoirs et les affres d'un adolescent américain amoureux dans les années soixante. (480 pages – 13.50 €)

**J'ai pas les mots**, de Laurent Seyer. Ed. Finitude. Diagnostiqué autiste, Jérémy, le narrateur de dix-sept ans, fréquente un Institut Médico-Educatif mais rentre chaque soir dans sa famille. Endommagé lors de l'accouchement, son cerveau cerf-volant ne lui permet pas de communiquer autrement que par des grognements et il souffre de légère déficience physique. Par contre, il comprend (presque) tout et analyse avec pertinence l'attitude des gens qui l'entoure. Il souffre de ne pas pouvoir se faire comprendre surtout quand sa petite sœur semble filer un mauvais coton. Avec pudeur et manifestement très inspiré par la période du confinement et de ses restrictions idiotes l'auteur nous livre un récit très émouvant traversé de jolies trouvailles stylistiques. (174 pages – 17.50 €)

**Confession américaine**, d'Eddy L. Harris. **Liana Lévi**. Au moment où les Etats-Unis se choisissent un nouveau président (ou une nouvelle présidente) l'écrivain noir américain installé en France Eddy L. Harris s'interroge sur les raisons profondes qui ont conduit son pays vers Donald Trump. En instaurant de la distance physique avec son pays, il établit le recul nécessaire pour analyser une situation dont l'origine tient à cette obsession de définir qui est un vrai américain. Lui réfute la notion de racine comme héritage revendiqué. Adossé à ses propres repères personnels, son brillant essai va de la guerre de sécession au libéralisme crade de Reagan, du Vietnam à l'élection d'Obama, de Bush à l'avènement du super-menteur Trump. Edifiant. (94 pages – 12 €)

Jean-Paul Guéry

# LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

*Shit*, de Jacky Schwartzmann. Editions Le Seuil. Réédition Le Livre de Poche, 2023

Besançon 2023. Thibault déclare franchement : « Si je suis CPE dans ce collège, c'est pour pouvoir donner les clés de la société à ces gamins ». Ces gamins, ce sont ceux de Planoise, quartier défavorisé. Thibault habite au cœur de la cité. Un soir, tumulte dans l'escalier, staccato d'une kalachnikov, hurlements. Le silence revenu, on découvre deux morts dans l'escalier : Mehmeti, l'albanais, trafiquant notoire, et son concurrent. Ils se sont entre-tués. Halim le frère est mort lui aussi. Myriam Ramla, une voisine de Thibault et lui-même jettent un œil, par curiosité, dans l'appartement du voyou. A première vue rien d'anormal... mais quand Thibault, par inadvertance se penche sur la baignoire, il s'aperçoit que celle-ci bouge ! Dessous une trappe conduit à un appartement condamné. On explore ; c'est la planque des trafiquants. Thibault impulsivement, s'empare d'une grosse liasse de billets. Myriam est mise au courant. Que faire maintenant ? Thibault connaît bien la sociologie du quartier : chômage, pauvreté, maladies. Thibault discrètement aide quelques amis dans le besoin (en particulier son frère restaurateur couvert de dettes) et la caisse qui organise les voyages scolaires des élèves du collège. Bientôt, le pactole découvert ne suffit plus. Seule solution relancer le trafic (on dit « le four ») Reda, le guetteur est contacté, les revendeurs aussi ; un atelier de préparation est mis en route. Une affaire qui marche. Thibault prend plaisir à faire du bien autour de lui. Il s'engage auprès du centre social du quartier, centre géré par Samia dont il tombe amoureux. Le trafic tourne bien. Les choses s'enchaînent de façon simple : » Les choufs continuent de chouffer, les charbonneux de charbonner et Réda de rédater. « On peut encore progresser » pense Thibault un jour. Il trouve un complice qui va livrer la marchandise dans le centre-ville, là où logent les étudiants. Hélas le stock diminue. En bon commerçant, il faut songer à se réapprovisionner. Thibault prend contact avec le clan Traoré qui alerte la police. Coup nul car Thibault est ami avec le commissaire Martin. Un cousin marocain est contacté pour un achat de marchandise. Mais à nouveau stock, nouveau danger. Thibault retournera-t-il la situation à son avantage ?

Planoise, ses immeubles, ses squats, ses trafics. L'auteur nous offre une plongée réaliste et drôle dans le monde du prolétariat de banlieue. La drogue fait vivre tout un quartier. Règle impérati-



ve pour qui veut vivre en paix : obéir à Réda le guetteur au service des frères Mehmeti, caïds redoutables. Le système semble bien rôdé jusqu'au jour où ils sont abattus. Thibault CPE au grand cœur retourne le système au profit des plus démunis. L'auteur développe, avec humour, une thèse paradoxale et parfaitement amoral : la drogue, fléau majeur, rapporte beaucoup, faisons aussi qu'elle apporte des bienfaits. La petite entreprise de Thibault tourne bien jusqu'au jour où un gang envieux s'en mêle. Il ne se laisse pas faire. J. Schwartzmann montre qu'une véritable solidarité peut se développer au bénéfice de tous, si on n'est pas trop attaché aux règles morales habituelles. Une phrase à la dernière page résume le propos : « J'ai sauvé notre shit et nous allons poursuivre notre œuvre de bienfaisance ».

Gérard Bourgerie

## LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

**RÉDACTION** (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Alfred EIBEL (1995 - 2009), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013 - 2023) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien CALDIRONI (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

**RELECTURE** : Alain RÉGNAULT

**ILLUSTRATIONS** : Gérard BERTHELOT (1984)

**N°231 – Nov. / Déc. 2024**

# Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58